

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quelques échos rétrospectifs sur les dernières folies du carnaval, (enterré officiellement le mercredi des cendres, mais ressuscité *incognito* le dimanche 4 mars :

Le bal de l'Opéra a présenté ce caractère particulier, que le domino classique, en infime minorité, était remplacé par des draperies mauresques d'un plus gracieux effet, paraît-il. Des reporters obligeants ont bien voulu nous édifier sur cette combinaison, qui nous semble assez ingénieuse pour être indiquée; d'autant que la Mi-Carême pourra bien amener telle circonstance où ces renseignements seront d'une certaine utilité.

Prenons pour type un costume mauresque noir : — Robe de bal en faille et tulle; corsage décolleté, avec manches duchesse à volant de Chantilly. Le haut de la tête enveloppé d'une dentelle (on prend pour cela un long volant de 40 à 50 cent. de hauteur), qui se rabat sur le front et les yeux, en ondulant à peine, et se trouve fixée dans les cheveux au-dessus des oreilles. La dentelle tourne ensuite derrière la tête dont elle voile le « coiffage » et vient couvrir le reste de la figure, de façon à ce que les bords de cette sorte de voilette se rejoignent sur le nez. La dentelle ainsi assujettie, il ne reste plus qu'à la draper mollement autour du cou et des épaules, qui se trouvent complètement enveloppées; de là elle descend sur le jupon et va se perdre dans ses plis. Une femme qui ne veut pas se laisser reconnaître est ainsi parfaitement cachée, et sa taille, si elle est jolie, ne perd aucun de ses avantages.

Dentelles blanches, gazes, barèges légers, tout cela est possible pour cet arrangement; c'est même plus coquet, plus élégant peut-être, mais cela attire davantage l'attention, ce qu'en général on évite avec soin.

sujet des modes printanières. En étoffes de laine ou de soie, ce sont les rayures qui font prime : des raies par groupes, rappelant le genre algérien, avec cette différence toutefois qu'elles se présentent en long. Quant aux nuances, le bleu marine sert de fond à une grande variété de dispositions et sera, sans contredit, la couleur à la mode. Presque tous les tissus nouveaux sont fabriqués en grande largeur, — de 1 mètre

à 1 mètre 30, — en vue de la robe princesse et de tous ses dérivatifs : la polonaise, entre autres, dont le succès ne fait que grandir.

La forme de vêtement qui nous semble devoir emporter tous les suffrages et que nous recommandons aux couturières pour compléter un costume est celle-ci : — Dos de cuirasse, demi-ajusté, avec cinq coutures; longs devants, carrés du bas, rejoignant le dos par un petit côté spécial et le dépassant de beaucoup. Col ouvert pour le haut et nœud de ruban à longs bouts pour le fermer.

On dira peut-être que ce genre est connu : nous n'y pouvons rien, et il nous faut bien indiquer ce qui a chance de succès. Au surplus, comme théorie générale, on peut tout imaginer, pourvu qu'on se rapproche du dolman, du mantelet et du paletot *Madame l'Archiduc*.



P. N° 303. — MATINÉE ÉLÉGANTE.

Modèle de la maison Costadau (rue des Jeûneurs, 25 et 27).

capote de paille (c'est d'elle qu'il s'agit) est une gentille nouveauté à laquelle on adapte un fond mou, formant bavolet coulissé, et qui a grande chance de réussite. La nuance crème, pour laquelle l'engouement de la mode n'a pas encore passé, s'allie parfaitement au ton si doux de la paille; gazes, dentelles, rubans se confondent dans un ensemble plein d'harmonie pour la garniture. Les belles gerbes d'avoine, formant la cascade de côtés et d'autres, sont fort gracieuses; et nous les recommandons.

Nous pouvons dès maintenant tirer quelques pronostics au

Le genre veut aujourd'hui que les barbes de dentelle nouées sous le menton soient retenues par une broche de valeur; nous en ayons vu en perles fines et diamants. Il est vrai que pareil luxe reste à l'état d'exception. Cette exigence de mentonnières pour la capote va rendre celle-ci insupportable à bien des femmes pendant les chaleurs: aussi le chapeau « rond » — ainsi dénommé de tout temps parce qu'il n'a pas de brides — aura-t-il un regain de faveur auprès des jeunes.

Les bandes de broderie anglaise envahissent de plus en plus la LINGERIE enfantine: petites chemises, jupons, pantalons, robes même, il y en a partout; et rien ne saurait être mieux approprié. Les bandes festonnées, à dents mignonnes et pointues, puis plissées à la paille, sont employées comme garniture sérieuse pour le linge de trousseau, lorsque la broderie pleine n'est pas préférée. Quant à la lingerie fine, il n'y a pas de limite pour le luxe; entre-deux de dentelle et de broderie, avec dentelle assortie pour terminer, voilà le courant. Des rubans étroits, de couleur uniforme pour une série de toilettes, donnent un ton gai et charmant à l'ensemble des trousseaux.

Nous avons vu, chez une lingère émérite, de gracieux éléments pour entretenir l'instinct coquet et naturel des femmes: des dentelles de couleur (bleu, rouge, rose, etc.); des den-

telles noires, brodées d'or, et les ruches en crêpe lisse à bordure d'or. Une femme de goût tire de merveilleuses combinaisons de tout cela; pour coiffures ou fichus de soirée les dernières surtout, réunies ensemble, s'harmonisent parfaitement par leur reflets dorés.

Le mélange des dentelles de couleur avec le tulle crème amène d'heureux résultats pour former des barbes, des cravates et mille fantaisies; mais l'originalité y a une trop large part pour que nous puissions en garantir la durée.

Mary d'AUBERVILLE.

A nos Abonnées.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration des *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

MODES ET LINGERIE

1. ÉLÉGANTE MATINÉE, (P. n° 303, page 121) pouvant servir de costume habillé. — On emploie à volonté, selon la saison et le goût de la personne,



2. Parure en toile.

de l'organdi, du nansouck, du basin, du foulard ou du cachemire des Indes; quant aux garnitures, c'est de la dentelle ou de la broderie anglaise, selon l'étoffe employée. La forme est celle d'une basquine collante, formant tablier arrondi, et plus courte derrière que devant. Trois volants de dentelle entourent le vêtement; des nœuds de ruban ornent le milieu derrière entre les dentelles. Col fichu, de même étoffe, encadré de dentelle plus

basse et fermé devant par un nœud de ruban. Manches duchesse à volant de dentelle et coques de ruban assorti.

2. Parure en toile, avec ourlets à jour; col montant, à revers devant, et sous-manche à cornet fermé par deux dents.

3. Col ouvert et rabattu « à la Colin », avec nœud de cravate à doubles coques et pans coupés. Sous-manche assortie, à cornet arrondi.



3. Col à la Colin et sous-manche.

4. Bonnet du matin en nansouck, à fond mou et passe brodée; celle-ci se rabat sur le fond comme des revers et forme bavolet derrière. Nœuds de ruban gros bleu sur le côté derrière et sur le sommet.

5. Matinée en basin blanc, de forme demi-ajustée, cintrée derrière et sous les bras, droite devant. Ici elle est garnie de deux bandes de broderie

anglaise posées pied contre pied; ces bandes entourent le poignet du col montant qui est en même broderie. Nœud de cravate en ruban bleu. Le



4 Eonnet du matin.

las de la manche est garni de même et accompagné d'une manchette plissée. Poche assortie sur le côté.

6. Fichu Lamballe en tulle et dentelle crème, le tulle coulissé, la den-



5. Matinée en basin.

telle suivant tous les bords. Écharpe en gaze crème entourant la collerette et nouée devant.

7. Costume d'appartement en toile bleu marine. — Robe princesse à

devants vagues et pli Watteau à partir de la taille derrière. Le col montant et les bords devant sont ornés d'un galon blanc et bleu posé à plat, dessinant un parement au bas des manches. — Vêtement additionnel,



6. Fichu Lamballe.

genre *Madame l'Archiduc*, sans manches, complètement entouré du même galon qui orne également le haut des poches.

8. Chapeau de crin noir (page 124), à passe formant bavolet et bordé d'un



7. Costume d'appartement.

galon de soie bleu marine. Sur la calotte, une plume gros bleu; et tout autour, une draperie de faille de même nuance, retenue par une boucle d'or sur le haut où elle forme des coques. Bandeau de faille de même nuance bouillonné.

CHRONIQUE MONDAINE

La semaine grasse n'aura pas trop fait parler d'elle cette année. La folie du masque disparaît absolument de nos mœurs, et le mardi-gras n'est plus une chose, mais une date. Notre siècle transforme, réforme et déforme tout. Il abandonne et brise les traditions joyeuses, les fêtes du foyer et de la rue, les anniversaires du respect et de l'affection. Il est si affairé qu'il raye de son calendrier les jours de chômage du dedans et du dehors.

On ne fête plus le saint de l'aïeul, ni la naissance de la mère, ni les souvenirs heureux de la maison. Les dates bénies ou charmantes qui rassemblaient sous le même toit tous les membres de la famille s'effacent sous les efforts qu'on semble avoir faits pour détruire la famille elle-même. On ne rit pas plus le mardi-gras qu'on ne réveillonne à Noël, qu'on ne casse des œufs de toute couleur à Pâques. On va, on court, on s'agite, tourbillonnant et hale-tant; on ne se recueille plus. La vie est une course, tandis qu'elle devrait être une marche semée de reposoirs.

Comme tous les ans, les boulevards ont vu défiler, sous prétexte de carnaval, malgré la pluie et la boue, une foule qui n'avait rien à voir. Le seul aliment offert à cette curiosité sans objet a été la vue d'agents de police en nombre, destinés à protéger et à modérer, en cas de besoin, l'écoulement de masques absents.

Les bals publics ont surtout témoigné, pour Paris, de la saison de liesse que marquait le calendrier. De compte fait, pendant les quatre jours du carnaval, il y avait soixante-dix-huit bals affichés sur les murs de la capitale. Cela parcourait une gamme des plus variées, commençant par le bal de l'Opéra, pour finir dans les plus misérables cabarets des barrières reculées.

Il y a, d'ailleurs, une remarque à faire : c'est que, lorsque les salons particuliers restent fermés, la vogue est plus ardente que jamais pour les fêtes publiques; c'est comme un dédommagement, une compensation.

Le monde a vu pourtant, la semaine dernière, quelques soirées, qui n'avaient pas, du reste, le moindre caractère carnavalesque. La comtesse de Kersaint a donné une de ces brillantes réceptions auxquelles est accoutumé l'hôtel de la rue de la Ville-l'Evêque; on a dansé ensuite chez la maréchale Regnault-de-Saint-Jean-d'Angély, dont la petite-fille, Mlle Madeleine Davilliers,

va épouser sous peu le baron Mariani, officier de cavalerie.

Notons encore un cotillon dansé chez la comtesse Foucher de Careil. On sait que le comte de Careil, écrivain et diplomate, a publié d'importants travaux sur l'Amérique et vient d'être élu sénateur dans le département de Seine-et-Marne.

Bal travesti et des plus éclatants chez le baron Weisweiler, qui habite un hôtel tout rempli d'objets d'art, avenue Friedland. La reine Isabelle honorait cette fête de sa présence. Elle portait une robe de faille blanche, à tunique garnie en tablier de larges effilés de chenille faisant torsade, avec des coquilles de point d'Angleterre. Dans les cheveux, toute une constellation d'étoiles en diamants.

Parmi les autres individualités du monde, présentes à cette fête, le *Sport* cite la princesse Marie de Hohenlohe, la marquise de Molino, chez qui on a dansé le mardi-gras; la baronne de Beyens, la marquise d'Arcicolar, la comtesse de Bannelos, la princesse Troubetzkoi, qui a remis son départ pour Nice; la comtesse de Sartiges, puis tout un essaim de gracieuses jeunes filles qui ont permis au cotillon de se prolonger jusqu'au jour : Mlles d'Arcicolar, de Sartiges, de Miranda, de Beyens, Sabatier, de Molino.

L'Elysée a clôturé ses fêtes; mais, d'autre part, le gouvernement paraît décidé à provoquer dans les ministères, dans les préfectures, dans les mairies, de grands bals à l'imitation de ceux donnés à la Présidence.

Le gouvernement veut, dit-on, que les femmes multiplient leurs robes et n'écoutent pas les voix grondeuses qui les rappellent au culte de Sainte-Mousseline. Ce qu'il faut à la France, c'est du travail : l'un des meilleurs moyens de le provoquer, c'est de pousser les femmes du monde à faire le plus de toilette possible. Plus les salons sont élégants, plus l'atelier est en fête.

Au point de vue gouvernemental, la toilette des femmes, c'est la confiance de la nation, visible à tous les yeux et incarnée sous l'aspect le plus charmant et le moins discutable. Un peuple chez lequel les femmes riches ne font plus de toilette est un peuple au désespoir ou qui se meurt. Le meilleur thermomètre de la prospérité de la France, c'est encore le grand-livre des magasins de nouveautés.

Napoléon I^{er} était de cet avis, et il trouva, un jour, une façon bien originale de le prouver.

C'était à Saint-Cloud, à une fête donnée pour le baptême du roi de Rome. On venait d'illuminer le simulacre d'un palais pro-



D. 8. — CHAPEAU *Petite Comtesse*. (Description, page 121).



147

... pour l'enf
... en comp
... Il y avait
... une fois sans
... rales de volon
... de la porte se
... après de la
... - Mais
... ce merveille
... l'a dit, il e
... est s'écou
... millions d'ind
... Marie-Louise
... grand'père qu
... que tu trou
... Coient. La
... est-il!

... la tris-om
... honneur de
... l'air à tout
... à l'épave s
... comme au ser
... lui.
... Pour céd
... à l'espér
... me de la r
... se jus app
... amable
... au s'char
... l'agents de
... lui com
... les débus

... J'ai été
... l'homme. F
... le temps co
... après un
... mariage e
... l'ois mod
... ses premi
... l'air sur
... ceux des
... l'air, l'él
... or d'herm
... le marail
... tiers de
... amaines
... qu'assait
... à travers l'
... Ne et
... d'iron, p
... un l'ou
... et qui pit
... que nous
... plus vite
... nous bon
... vaudra
... Ce por
... l'opéra, t

jeté pour l'enfant-roi, en face de la grande cascade, quand tout d'un coup éclata un orage effroyable.

Il y avait là des députations de toutes les villes de l'Empire, une foule sans fin d'hommes en uniformes brodés, de femmes en robes de velours et de soie. L'empereur causait alors sur le seuil de la porte servant de communication avec le jardin. Il avait auprès de lui le maire de Lyon.

— Monsieur le maire, lui dit-il, je vais donner du travail à vos manufactures.

Cela dit, il resta debout au milieu de la porte; si bien que, nul n'osant franchir cette anguste barrière, il y eut pour quelques millions d'étoffes mises hors de service par la pluie.

Marie-Louise elle-même resta exposée à l'averse, et ce fut à grand-peine que le prince Aldobrandini, qui lui donnait le bras, put lui trouver un parapluie.

C'étaient là jeux d'empereur. Que ne s'en tint-il toujours à ceux-là!

BACHAUMONT.

LES IMMORTELS

Un très-nombreux public, dans les rangs duquel se menaient beaucoup de femmes et des plus élégantes, se pressait le jeudi 2 mars à toutes les portes de l'Institut: il s'agissait d'assister à la réception solennelle de M. John Lemoine, qui venait prendre séance au sein de l'Académie française en remplacement de Jules Janin.

Pour célébrer le rôle du journalisme dans la société moderne, le récipiendaire (ainsi que M. Cuvillier-Fleury, qui avait mission de lui répondre) a trouvé les termes les plus heureux et les plus appropriés. L'éloge qu'il a fait de son prédécesseur, entremêlé de souvenirs intimes, a tenu également l'auditoire sous le charme. Aussi croyons-nous devoir reproduire quelques fragments de cette œuvre éminemment littéraire.

Voici comment M. John Lemoine nous présente Jules Janin à ses débuts:

Messieurs,

... J'ai été toute ma vie ce que mon prédécesseur a été toute la sienne. J'avais commencé plusieurs années après lui, et, dans les temps comme les nôtres, une douzaine d'années peuvent être appelées un grand espace de la vie humaine. Quand les hommes de mon âge entrèrent dans la vie publique, dans la vie commune, l'école moderne, féconde, désordonnée, luxuriante comme la terre première, avait déjà produit ses grands arbres qui répandaient sur nous leurs vastes ombres. Quand nous faisons encore des thèmes et des versions, nous entendions, nous écoutions, d'abord avec curiosité, puis avec transport, les échos du cor d'Hernani et des Harmonies de Lamartine qui franchissaient les murailles des collèges comme des génies enchantés; puis, au milieu de cette harmonieuse et tumultueuse symphonie, nous entendions aussi le clairon perçant, aigu, sonore, de Jules Janin qui faisait sa trouée; c'était la vraie note française qui perçait à travers l'invasion germanique et britannique.

... Né en 1804, à Saint-Étienne, il avait été élevé au collège de Lyon, puis à Louis-le-Grand. A Lyon, il eut pour condisciple un homme qui acquit aussi un nom éminent dans les lettres, et qui plus tard disait de lui: « Jules Janin était plus jeune que nous de deux ou trois ans. Ah! le bon compagnon! La jolie tête enfantine, espiègle, épanouie! Les beaux cheveux noirs bouclés! Et quels francs rires de lutin dans nos corridors sombres! Les murs doivent s'en souvenir. »

Ce portrait fut toujours vrai. Toutes les maisons, tous les foyers, tous les jardins, toutes les rues où a passé Jules Janin

ont dû conserver l'écho de son rire large et sonore. Il fut toujours le même, et pour le plaisir et pour le travail....

... Il débuta par un livre dont le titre étrange lui était resté sur la conscience, et qui pourtant contenait l'artiste tout entier, comme le grain contient la moisson. *L'Ane mort et la Femme guillotinée!* telle fut sa première irruption dans la mêlée littéraire. Plus tard, il retranchait la moitié du titre; il en restait toujours assez. Dans son âge mur, il regardait cette brûlante improvisation comme un péché de jeunesse; c'était cependant son premier feuilleton, une œuvre de critique, une satire. Après quarante ans, ce livre, qui voulait être une parodie, est devenu un roman sérieux. Lisez quelques-uns des romans d'aujourd'hui et vous verrez que la *Femme guillotinée* est devenue terne. De nos jours, les romanciers vont bien au-delà; ils suivent les cours de clinique et ils écrivent avec le scalpel. L'auteur timide de cette fantaisie, qui croyait avoir touché, en se jouant, le fond de l'horreur, a assez vécu pour voir qu'il n'avait découvert que de l'horreur à l'eau de rose.

... Cet écrivain, que l'on croyait facilement livré au caprice, à la fantaisie, presque au désordre de l'esprit et du style, avait, au contraire, un instinct inné de l'ordre, le respect de la règle, et, ce qui est le commencement de la sagesse pour les gens de lettres, la peur de la grammaire. En le suivant avec une certaine attention, on voit qu'il marchait dans des sentiers bien plus réguliers qu'on ne le croyait et que lui-même ne le laissait voir.

Il y a autre chose encore dans ce roman: la jeunesse, et sous ce rapport on peut le regarder comme n'étant pas de notre temps. Ce n'est pas d'un esprit chagrin de dire qu'aujourd'hui il n'y a plus de jeunesse. Je ne parle pas de la vie réelle, je ne parle que de la fiction. Or, dans les fictions modernes, il n'y a plus de jeunes gens, les héros et les héroïnes du roman et du théâtre n'ont plus vingt ans, on dirait que notre vie commence plus tard. Autrefois, et dans Molière, les hommes de quarante ans étaient déjà des barbons; aujourd'hui, ils sont des jeunes-premiers. Or, les personnages que créa M. Jules Janin dans tous ses romans sont toujours au printemps de la vie, et lui-même il eut toujours vingt ans, il eut toujours la gaieté et l'expression de la jeunesse, et jusque dans ses cheveux blanchis on retrouvait encore ces boucles riantes dont se souvenait son ancien condisciple....

JOHN LEMOINE.

La littérature vient de faire une grande perte.

Mme la comtesse d'Agoult, connue dans le monde des lettres et de la politique sous le nom de Daniel Stern, a succombé, le 5 mars, à une fluxion de poitrine. Elle était âgée de soixante et onze ans.

Nous reparlerons de cette femme remarquable, dont le salon était un des plus fréquentés de Paris. Elle y présidait ses soirées littéraires avec une distinction de manières et une hauteur d'esprit qui rappelaient Mme de Staël.

Mme d'Agoult laisse des *Mémoires*.

R. H.

C'est ce soir que doit avoir lieu — non pas à Valentino, comme on nous l'a fait indiquer par erreur, mais dans les salons du Grand hôtel du Louvre — le bal annuel donné par la Société des Fleuristes et Plumassiers, au bénéfice de sa caisse de secours. Nul doute que cette fête ne soit digne des organisateurs et ne réponde complètement à leur attente.

PLANCHE M. N° 14. — DESCRIPTION, PAGE 131.



TOILETTES DE RÉCEPTION



Jules Davin

1305

A. Levy, imp. r. des Mathis, 86.

Ad. Goubaud & Fils Ed^r Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Coiffes de M^{me} Du Riez, s. Haloy, 8 - Chapeaux de M^{me} Ostrosky, s. d'Antin, 23.
 Lingerie et Broderie de la M^{me} Gessat & Aubry, s. P. Honoré, 332 - Corsets de E. de Plument, s. Vivienne, 33.
 Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon - Parfums de Pinaud & Meyer, B^{is} des Italiens, 30 - Eau Figaro, B^{is} B^{is} Nouvelle, 1.
 Machines à coudre de H. Selin, B^{is} Sebastopol, 70, et s. M^{me} des P^{tes} Champs, 27.

Entered at Stationer's Hall.

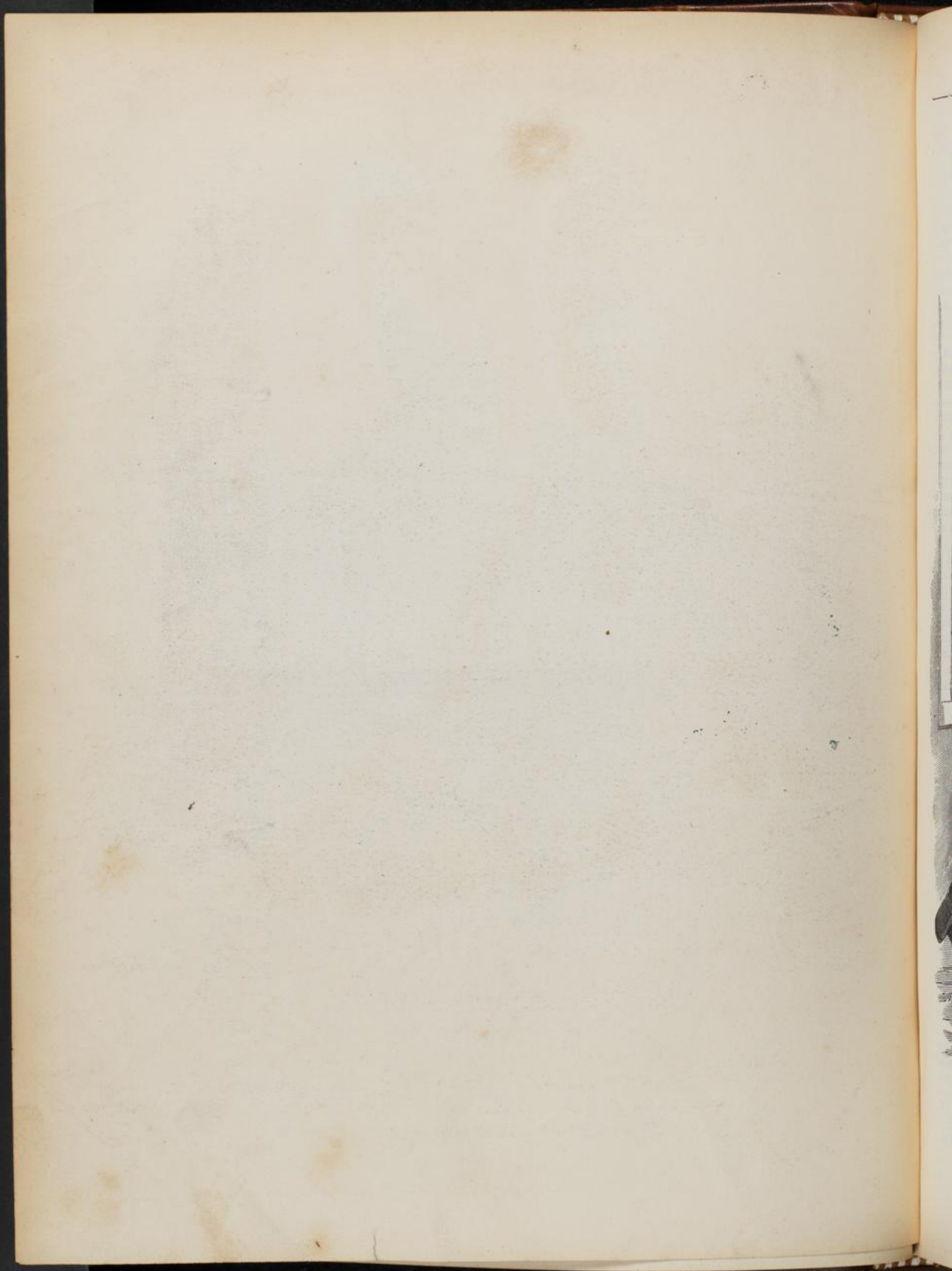


PLANCHE G. N° 607. — DESCRIPTION, PAGE 131.



TOILETTES D'INTÉRIEUR

SOMBREKER

(NOUVELLE. — SUITE.)

Ce fut à cette époque, vers la fin d'août, que ses allures devinrent suspectes à sa femme. Depuis longtemps déjà il passait peu de temps au domicile conjugal. Mais bientôt il n'y apporta plus que peu ou pas d'argent.

D'un autre côté, il engageait Marie à entreprendre avec son fils, dans le Midi, un voyage auquel il s'était vivement opposé jusque-là.

Mme Sombreker avait désiré longtemps d'aller passer un mois dans sa famille. Mais dans les circonstances présentes elle n'y tenait pas beaucoup. Léger, pour la décider, se fit bavard, persuasif, éloquent; il alléguait même des raisons que vingt fois il avait trouvées mauvaises, comme celles-ci : la mère de Marie n'avait jamais vu Yvon... ce voyage était le vœu le plus cher de Marie... il fallait l'accomplir avant la mauvaise saison... les chaleurs n'étaient plus excessives en Provence... le beau temps continuait et promettait de durer un grand mois... Et mille autres paroles qui mettaient sa femme en défiance.

C'était en effet à ne pas reconnaître le mécanicien. Evidemment ce vif désir de voir partir promptement des êtres qui lui étaient si chers trois mois auparavant aurait inquiété une femme moins ombrageuse que Mme Sombreker.

Aussi chercha-t-elle à savoir. Elle épia son mari, le fit suivre et le suivit elle-même. Inutiles démarches. Il fallut se résoudre à partir sans avoir rien appris qui pût donner l'éveil à son cœur ou justifier le moindre soupçon.

Quant à Léger, il était vraiment joyeux de ce départ. Grâce à une casuistique dont il n'est pas besoin d'analyser les ressorts, son esprit se reposait dans une tranquillité complète. Il aimait ou il croyait aimer sa femme autant que par le passé.

La rage avec laquelle il se passionnait pour sa locomotive ne paraissait pas, à ses yeux, un obstacle à l'amour conjugal. Cependant il s'était bien gardé de révéler à sa femme les délicates tendresses imaginées pour la *Durance*.

Elle ignorait aussi que Sombreker consacrait presque tous ses appointements, bien peu de chose relativement, à réparer sa chaudière en cachette.

Il appliquait par-ci par-là des plaques dont le but était de doubler sa puissance. Il se flattait même de voir naître le jour où la locomotive, entièrement reconstruite d'après ses plans, pourrait dévorer l'espace sans que la vitesse la plus improbable fût le dernier mot de sa marche. De plus, il la voulait inexplosible et espérait réussir.

Cette concentration de toutes ses forces, de toutes ses facultés vers un même but, vers une même pensée, développa avec une effroyable rapidité les symptômes inquiétants qu'on avait remarqués chez lui. Les yeux constamment fixés à terre, le front plissé, il avait dans la démarche je ne sais quoi de saccadé, quelque chose comme des élans subitement réprimés. Parfois un sourire de bonheur éclairait sa face et son œil lançait des flammes.

Ce ne fut qu'au moment où Marie lui donna le baiser d'adieu qu'il entrevit au fond de son cœur l'éroulement de son ancien amour.

Désormais il était tout entier à sa machine. Le démon de la vapeur l'avait conquis; il lui avait vendu son âme.

Sa joie fut immense quand il fut certain qu'il allait être libre de ne plus quitter sa bien-aimée machine pendant un grand mois. A ces mouvements de son cœur, il comprit que la *Durance* était la préférée, et peu s'en fallut que Marie et les liens qui l'unissaient à elle ne prissent dans son esprit les proportions d'une chaîne détestée.

Si sa femme et son enfant ne fussent pas partis ce jour-là, Léger n'aurait pu dissimuler un mouvement de haine, tant il s'était promis de bonheur pendant le mois de solitude qui allait commencer.

Comme on le voit, tout dans son état mental indiquait suffisamment qu'il était mûr pour une crise.

Cependant l'antagonisme de Marie et de la *Durance*, qui venait de lui être révélé par de secrets mouvements intérieurs, le préoccupa toute la nuit qui précéda le départ. Il dormit peu.

Les apprêts du voyage l'avaient obligé à rester au logis tout le jour. Un peu distrait de son idée fixe par cent occupations imprévues, il s'abandonna aux remords dès qu'il fut couché.

Certainement il se trouva coupable d'avoir été infidèle à Marie. Mais les raisonnements captieux reprirent le dessus. Il n'eût qu'à fermer les yeux pour voir sa machine glorieuse. Quel crime avait-il donc commis? Quelle conscience ne serait pas calme comme la sienne? Ne fallait-il pas rire aux larmes de ses scrupules? Enfin, cela dégénéra en une douce et amoureuse rêverie. Il s'abandonna au tantôtisme rapide et acheva sa nuit en rêvant aux prodiges qu'il lui ferait accomplir un jour peut-être.

L'heure d'aller à la gare sonna. La *Durance*, luisante, parée, graissée, coquette, attendait son cavalier. Le soleil frappait presque d'aplomb sur ses flancs et l'entourait d'une sorte de gloire. Elle avait pris, ce matin-là, quelque chose des yeux de son amoureux, et les éclairs qui jaillissaient de ses membres d'acier ressemblaient étonnamment aux regards aigus du mécanicien.

Léger, avant de monter sur sa machine, en fit le tour. Il la trouva plus belle aujourd'hui qu'hier. Aussi ne put-il s'empêcher de la caresser en lui murmurant quelque nom bien doux.

Par un hasard étrange, la soupape de sûreté laissa, en ce moment même, échapper un jet de vapeur en produisant un sifflement joyeux. On eût dit que le monstre tressaillait et hennissait sous la main de son maître. Sombreker, lui, n'en douta pas une minute, et ce fut peut-être là ce qui décida de sa perte.

— Où est donc l'imbécile qui prétend qu'elle n'a pas d'âme? grommela-t-il.

Une véritable surexcitation s'empara du mécanicien, et il avait déjà la fièvre lorsqu'il fit accomplir à la *Durance* les évolutions préparatoires.

La machine exécuta ces marches et contremarches qui précèdent le départ avec une prestesse, une sûreté, un fini tels qu'un observateur moins intéressé que Sombreker lui eût accordé aussi l'intelligence.

Quant à Léger, il était radieux.

IV

Mme Sombreker et son fils prirent place dans la première voiture, immédiatement après le fourgon des bagages.

On partit.

Le chauffeur, honnête ouvrier, bien prudent, n'était pas toujours sans inquiétude quand il partait avec Léger. Depuis l'incident de Melun surtout, il manifestait un certain embarras chaque fois qu'il s'embarquait sur la *Durance*. Mais, ce jour-là, Chaussang était admirablement tranquille. La femme et l'enfant du mécanicien lui paraissaient des otages suffisants pour garantir le train des entreprises folles de Sombreker.

De plus, le temps merveilleux qu'il faisait aurait rasséréiné un hypocondriaque. Tout le monde a observé ce phénomène étrange par lequel un beau temps fait naître et persister en nous toute confiance.

On arrivait sur la gare de Melun. Léger fit le nécessaire, renversa la vapeur, serra les freins. Docile, la *Durance* s'arrêta.

Chaussang aurait accablé de quolibets les compagnies d'as-

surance sur la vie. Jamais peut-être son mécanicien n'avait été si sage. A Montereau, rien d'extraordinaire, si ce n'est l'éclat des yeux de Sombreker.

— Quelle merveilleuse et pénétrante fraîcheur ! avait-il murmuré seulement lorsque le convoi, dévorant l'espace, doublait la gare de Cesson. Puis il avait ôté sa casquette et livré son front aux baisers furieux de l'air que la vitesse du train changeait en vent de foudre. A Montereau, pendant les cinq minutes d'arrêt qu'on subit dans cette gare, Léger était descendu pour aller voir sa femme et son fils. Enfin l'on se remit en marche.

Deux ou trois minutes après, la *Durance* avançait avec une vitesse de vingt lieues à l'heure. Les paysans, étonnés de cette rapidité, levaient les yeux et suivaient les voitures du regard en pronostiquant un malheur.

Tout à coup, Sombreker redressa la tête, lança comme un défi dans l'espace, secoua sa longue chevelure dont le vent faisait fouetter les boucles derrière lui, et s'écria :

— Mais nous ne marchons pas !

Le chauffeur se sentit suer. Léger avait pris une pelle et bourrait de charbon la vaste gueule du monstre. Il empila de la houille dans le foyer, il en mit encore, et encore, et tant, qu'à peine s'il put refermer la petite porte de fer.

Dans la plupart des compartiments, et spécialement dans celui des fumeurs, on se regardait avec ce sourire jaune qui s'épanouit seulement dans les trains express, et l'on se disait, d'un ton qui réussissait mal à paraître satisfait :

— Nous allons un train d'enfer.

Et selon la coutume, il se trouvait là quelqu'un pour entamer le chapitre des accidents de chemin de fer, conversation qui enfante la terreur.

Cependant, personne encore, — de la première voiture au serre-frein, — personne ne pensait que cette vitesse fût anormale. Mais comme on arrivait à Sens, le chauffeur voulut ralentir.

Il s'approcha de Sombreker, qui dirigeait la machine.

— Quoi donc ? interrogea ce dernier en voyant le mouvement de Chaussang.

— Nous arrivons à Sens.

— Eh bien ?

— Il faut arrêter. Il y a peut-être des voyageurs pour cette station.

A cette réponse, Sombreker partit d'un éclat de rire fou. Mais ce rire était sec et faisait mal.

— Arrêter ! s'écria-t-il. C'est à peine si nous commençons à marcher. Arrêter !... Monsieur Chaussang, retenez ceci : nous nous arrêterons quand nous aurons fait le tour du monde.

Et ce fut à pleines pelletées qu'il accumula du charbon sur un brasier épouvantable. Le manomètre donnait déjà des indications inquiétantes. La soupape de sûreté laissait échapper des quantités de vapeur.

Chaussang, qui savait le mécanicien honnête homme, voulut, pour le calmer, employer le moyen qui lui avait réussi lors de la première folie de Léger.

Il lui représenta qu'en refusant de toucher à une gare quelconque il pouvait nuire à des intérêts considérables ; que, même en dehors de cette considération, il exposait la Compagnie à des procès dans lesquels elle serait condamnée, par sa faute, à payer des sommes que lui, Sombreker, ne pourrait rembourser, dût-il travailler cent ans. Le mécanicien ne sourcilla pas. Chaussang alla plus loin encore : il lui dit que sa conduite était indigne d'un homme d'honneur.

Cette injure fut inutile comme le reste. Car au moment où le chauffeur achevait sa harangue, on passa devant la gare de Sens avec tant de rapidité que Léger se redressa. Un large rire s'épanouit sur sa figure. Il poussa un cri de joie.

— Bravo ! la *Durance* ! s'écria-t-il.

En rasant un convoi de marchandises qui s'était garé pour laisser passer le train express, Sombreker venait de calculer mieux qu'il n'avait pu le faire en rase campagne la foudroyante vitesse de sa machine. Le chauffeur le regarda en face. Certes, pour un autre homme que cet ouvrier et dans toute autre circonstance, l'aspect du mécanicien eût commandé l'admiration.

Ses prunelles jetaient de véritables feux et le grandissaient outre mesure par suite du phénomène dont j'ai parlé. Son front était pâle et agrandi par la pression de la colonne d'air sur ses cheveux rejetés en arrière. Ses narines dilatées semblaient aspirer l'espace comme un parfum enivrant. Un sourire de bonheur inénarrable béatissait ses lèvres entr'ouvertes.

Du fond de son gosier sortaient, à de courts intervalles, des cris inarticulés, mais doux en même temps. De toute sa personne s'exhalait un rayonnement étrange qui s'imposait. Il y avait du Prométhée vainqueur dans toute son attitude, et plus le train se précipitait comme un cyclone des Indes avec une fureur incalculable, plus ce rayonnement approchait de la grandeur absolue.

Cependant, sur le passage du convoi, l'épouvante se répandait. C'était en effet, pour les villageois, les piétons, les employés des gares qu'on franchissait sans s'arrêter désormais, c'était un spectacle horrible et grandiose.

On devinait que l'insensé qui montait l'hippogriffe voulait à tout prix mesurer la puissance de son vol sans songer à la centaine d'existences dont il avait pris charge.

A peine si, dans cette affreuse voltige, on pouvait distinguer une tête de voyageur, excepté pourtant lorsque l'un d'eux, au comble de la terreur, se penchait à la portière en agitant sa tête et ses bras désespérés.

Car — ai-je besoin de le dire ? — la peur la plus folle s'était emparée de tous les malheureux que leur mauvaise étoile avait amenés dans ce train. D'abord c'étaient été des plaisanteries sur la vitesse. Les personnes gaies ou confiantes s'étaient permis de railler leurs compagnons de voyage sur la crainte qu'ils témoignaient déjà. Mais quand on vit que le convoi ne s'arrêtait plus ; quand les poteaux télégraphiques, fuyant avec de la fureur, firent l'effet d'une immense barrière destinée à fermer un enclos habité par des animaux gigantesques ; lorsqu'on entendit passer un train à côté de l'autre avec le sifflement strident d'un boulet de canon et la rapidité d'un éclair, il fallut bien s'avouer qu'on marchait à toute vapeur vers l'éternité ; il fallut bien se dire en tremblant : Nous sommes perdus !

Les scènes les plus affreuses commencèrent alors dans chaque wagon. Le compartiment réservé aux dames seules renfermait trois jeunes femmes. Affolées, elles résolurent de se jeter par la portière. L'une d'elles voulut l'ouvrir ; mais elle n'était pas assez grande pour atteindre au loquet inférieur.

D'ailleurs, la colonne d'air qui rasait le train avait acquis une telle puissance qu'il fallait une vigueur masculine pour seulement passer la tête au vasistas. Alors elles eurent toutes les trois un de ces accès de colère nerveuse si communs chez les femmes lorsqu'elles sont impuissantes.

Elles se ruèrent sur la portière comme pour la briser, et ce fut chez l'une d'elles le commencement d'une attaque de nerfs qui devint contagieuse.

Dans une autre partie du convoi, un jeune homme avait perdu la tête et chantait une longue et mélancolique chanson d'amour. Sa fiancée l'attendait, dit-on.

Exaspérés de cette psalmodie intempestive, les voisins de cet amoureux voulurent lui imposer silence et allèrent jusqu'à le frapper. Il ne ralentit ni n'accéléra le mouvement de sa mélodie et ne parut pas s'apercevoir de ce qui se passait.

Camille DÉBANS.

(La suite au prochain numéro).

MIDI A QUATORZE HEURES

(NOUVELLE.)

Il y avait à peu près deux ans que Mlle de Lucenay avait fait son entrée dans le monde.

Depuis ce moment-là, il ne se passait pas de jour qu'on ne dit sur tous les tons autour d'elle :

— Comment se fait-il que cette charmante personne ne se marie pas ?

Les oisifs, qui ne font rien pour eux-mêmes, ont trouvé un moyen cruel d'occuper leurs instants ; c'est de se mêler des affaires d'autrui. Voilà pourquoi ils ont toujours l'œil chez le voisin et la langue remplie du nom des autres. A cette question si souvent faite, ils répondaient invariablement par quelque réplique peu bienveillante ou même envenimée d'ironie.

— Que voulez-vous ! Mlle de Lucenay n'a qu'une dot insignifiante.

— Autant avouer même qu'elle n'a pas de dot du tout.

Mlle Fanny de Lucenay était fille d'un ancien chef de bureau aux affaires étrangères, homme excellent, mais qui avait trop vécu à la manière de Paris. C'est dire qu'il s'était montré imprévoyant au point de ne laisser à sa veuve que la pension viagère à laquelle lui donnaient droit ses trente ans de service. Qu'on y ajoute, si l'on veut, trois ou quatre mille livres de rente, ce sera tout.

On voit que, par rapport au temps où nous sommes, la situation n'était pas des plus brillantes.

Au moment où commence ce récit, Mlle de Lucenay avait vingt-deux ans. Elle était haute de taille, brune, très-blanche, avec de grands yeux un peu tournés vers la rêverie. En tout elle rappelait ces femmes de la période romantique, têtes de 1830, que Gavarni et Achille Devéria faisaient tomber de leurs crayons sur les albums du temps.

— Que les hommes d'aujourd'hui sont donc bêtes ! disait une vieille douairière, tout en jouant au tric-trac. Elle est du petit nombre de celles qu'on doit prendre les yeux fermés.

Ce mot, si judicieux, passa comme tant d'autres.

En 1872, un soir, au commencement de l'hiver, des amis la conduisirent dans un petit salon de la rue d'Antin, chez un ancien banquier qui se reposait philosophiquement sur deux ou trois millions. On y recevait un certain monde, ni trop évaporé, ni trop collet monté. Entre autres invités, il s'y trouvait un officier de marine, encore jeune, qui, après deux campagnes, avait cru devoir quitter le service. Il se nommait Carle Desjardins et avait vingt-huit ans au plus.

Carle était raisonnablement riche. Sorti du *Borda*, la frégate-école, à vingt ans, il avait déjà eu occasion de se signaler comme un marin d'avenir ; mais, pendant qu'il faisait le tour du monde, un vieil oncle qu'il avait en Bretagne soigna mal son catarrhe, et mourut en lui laissant une jolie fortune de 25,000 francs de rente. Carle avait eu une enfance des plus rudes ; sa jeunesse même avait été marquée par une série de ces chagrins intimes qui vieillissent souvent plus que les années. Aussi, cédant à un accès de misanthropie sans doute trop violent, il donna sa démission à l'heure même où le ministre se disposait à le nommer capitaine de vaisseau.

— Je veux me borner à être un homme heureux, se disait-il.

Mais comment s'y prendre pour être heureux ?

— Pardieu, reprenait-il, je ne suis pas pressé, et j'ai de quoi attendre. Je choisirai la femme qui me convient. Ce n'est pas plus difficile que ça.

Notre ancien officier était d'une taille moyenne, mais il ne manquait pas d'élegance. Sa figure annonçait une certaine dis-

tinction ; cependant on ne pouvait pas dire qu'il fût beau. Aux rides que la tristesse avait déjà creusées sur son visage s'ajoutaient les sutures d'une cicatrice provenant d'un coup de javeline qu'il avait reçu en pleine joue dans un conflit avec des pirates de la Malaisie. Il en résultait un ensemble de physionomie qui, à première vue, ne plaisait pas à tout le monde.

Le soir où il aperçut Mlle de Lucenay, il ne put se défendre de la contempler.

— Quelle jolie personne ! dit-il.

Presque au même instant, Fanny, tout en feuilletant un cahier de musique, entrevit, comme à la dérobée, l'ancien officier de marine. Elle fut de même vivement frappée et dit à la cantonade :

— Dieu qu'il est laid !

La jeune personne n'avait pas entendu le compliment, mais Desjardins, vigilant observateur, n' perdit pas une syllabe de la remarque maligne faite sur lui. Dans le premier moment, il en fut piqué. Il s'était flatté de secouer sa tristesse ; elle reparut en un instant, mais, par un mouvement de récurrence que comprendront les gens de cœur, il s'indigna de sa propre faiblesse.

— Eh bien, s'écria-t-il en frappant du pied, il faut d'ici à que six mois, elle dise tout le contraire de l'outrage qu'elle vient de proférer.

A dater de cette sorte de serment d'Annibal, il multiplia ses visites au petit salon du banquier. En même temps, on aurait pu le voir faire peau neuve. Cet ex-loup de mer se changea presque en merveilleux. Au fond, Carle était un esprit cultivé, il avait beaucoup vu pendant ses années de service et il conta ses impressions de voyages avec un charme auquel il était difficile de se soustraire. En prêtant l'oreille à ses causeries, Fanny fit comme toutes les femmes du salon : elle devint curieuse ; elle finit même par prendre goût aux récits de cet autre Othello qui mettait si bien en scène ses courses aventureuses sur mer.

Bien mieux, un jour, en le regardant, elle constata que la cicatrice dont il était autrefois défiguré avait presque entièrement disparu.

— Où avais-je donc la tête, dit-elle, de le trouver si laid ? Tout d'ailleurs annonce en lui un homme supérieur à ceux qui fréquentent cette maison.

Les six mois ne s'étaient pas écoulés qu'elle aimait Carle. Elle ne craignait même pas de le lui faire comprendre.

Quant à Desjardins, il était radieux de son triomphe.

— Voilà une victoire plus glorieuse que celle de Navarin, pensait-il.

S'il eût été un vrai sage, s'il eût su se contenter du possible au lieu de se jeter dans des chimères, il l'aurait demandée dès ce jour-là ; mais, par malheur pour lui, il appartenait à la tribu de ces délicats qui ne sont jamais contents de rien, pas même du succès. En se retournant vers le passé, il vint à se rappeler l'exclamation dont il avait été blessé, six mois auparavant : « Dieu qu'il est laid ! » Alors il se dit, probablement à tort, qu'une femme ne revient jamais sur son impression première et que ce que Fanny avait dit un jour, elle pourrait bien le répéter plus tard. Il passa aussitôt du dépit au dédain, à l'injustice. Il se montra froid, et, pour le coup, Fanny l'adora, en vertu de cet adage : « Courez après une femme, elle vous fuit ; fuyez-la, elle court après vous. »

Tandis qu'il était ainsi en train de se montrer injuste, on lui proposa d'aller faire un tour aux Antilles pour une affaire d'industrie ; Carle partit presque sans prendre congé.

A cette nouvelle, Mlle de Lucenay se crut méconnue et délaissée. Cette conduite de l'ancien officier ressemblait à une énigme. Pourquoi s'être montré si empressé à l'origine et pourquoi disparaître au moment où l'on était disposé à l'écouter ? Elle pleura

et tomba malade. Ce fut une affaire de trois mois. Fanny eut alors le loisir de méditer tout à son aise sur ce qui lui arrivait. Un jour de convalescence, après s'être repliée sur sa pensée, elle revint à l'indifférence.

— Puisqu'il n'a pas su m'apprécier, dit-elle, eh bien, soit; faisons comme lui, n'y pensons plus.

Une lettre d'ami, que Carle reçut pendant qu'il était à la Martinique, lui apprit la maladie de Mlle de Lucenay et la cause à laquelle on l'attribuait. Il fut touché au plus haut point. C'est pourquoi il revint en toute hâte et se présenta le plus vite qu'il lui fut possible chez la convalescente.

Au bout de cinq minutes, il comprit qu'il arrivait trop tard; Mlle de Lucenay était guérie au moral et au physique.

— Allons, tout est à recommencer, se dit l'ex-marin.

Dès ce quart d'heure, il fit d'héroïques efforts pour reconquérir ce cœur qu'il avait follement perdu.

Mais, tenez, lecteur, cette histoire de va-et-vient finirait par être trop longue. Il suffit que vous sachiez que, faute de savoir tomber d'accord une bonne fois, ils n'ont pu, elle et lui, parvenir à se rencontrer.

Un jour, la vieille douairière dont nous avons déjà parlé, impatientée de les voir se détester tout en s'adorant, imagina de les mettre au pied du mur. Après les avoir pris l'un et l'autre par la main, elle leur dit :

— Voyons, finissez-en; mariez-vous.

— Soit, répondirent-ils, mais il nous faut encore un petit bout de temps pour la réflexion.

— Combien donc ?

— Trois mois, au plus.

Hélas ! il se passe bien des choses à Paris en trois mois.

Le délai était sur le point d'expirer quand M^{lle} de Lucenay se laissa aller à une déplorable imprudence. On donnait au profit des inondés du Midi un bal auquel il lui prit fantaisie d'assister. Il pleuvait, ce soir-là, une petite pluie fine, mêlée de brouillard. Fanny, comme tant de danseuses, ne prit pas assez de précautions. Après cinq quadrilles et deux valse, au moment de monter dans la voiture qui devait la ramener, elle gagna un refroidissement. Le lendemain, elle eut la fièvre, le délire, une pleurésie et mourut.

De son côté, en touchant du curare, ce poison si subtil, Carle se piqua et fut foudroyé sur place. Toutefois ils ne tombèrent pas le même jour, mais à quarante-huit heures de distance.

La bizarrerie de leur destinée voulait qu'ils ne pussent pas partir ensemble, même sur le seuil de l'autre vie.

Philibert AUDEBRAND.

Description des gravures dans le texte.

M. N° 14.

TOILETTES DE RÉCEPTION. — 1. Costume de dame âgée, en faille et cachemire bleu marine. — Jupons à traîne uni (en faille). — Tablier (en cachemire) garni de franges et drapé en larges plis remontants, lesquels sont fixés d'un côté par une traverse en faille, qui part de la ceinture et descend jusqu'en bas. L'autre bout du tablier est disposé de la même façon au milieu derrière. — Cuirasse en cachemire, entourée de franges et garnie devant de larges biais en faille posés en châle. Les manches se terminent par un volant avec parement plissé rappelant la façon du tablier. — Lingerie en organdi festonné et plissé. — Mantille de dentelle espagnole noire, fixée sur la tête par des boules de jais et fermée sur la poitrine (broche ou nœud à volonté).

2. Costume de jeune femme, en sicilienne et faille gris souris. — Jupons en sicilienne, recouvert dans le haut, comme avec un tablier, par sept volants de faille qui descendent par derrière et se terminent sous un large pli de faille coulissée, avec tête à chaque bord. — Cuirasse en sicilienne, beaucoup plus longue derrière que devant, garnie d'une double rangée de boutons-boules en nacre. — Écharpe en faille assortie, posée à cheval sur

une hanche pour venir se terminer par une poche pointue et un nœud sur le côté. Nœud de cordelière avec deux glands fixant l'écharpe au jupon presque derrière.

G. N° 607.

TOILETTES D'APPARTEMENT. — 1. Costume en cachemire gris perle. — Jupons à traîne, monté à pli quadruple derrière où il est garni de trois groupes de velours noirs étroits; le bas devant est orné d'un haut volant plissé. — Tunique princesse très longue devant, ayant derrière cinq coutures piquées dessus et dont les bords font saillie. Le milieu du bas de la tunique derrière est ouvert en triangle; les bords de chaque côté sont coupés en gradins. Deux rangs de velours ornent les bords inférieurs de la tunique tout autour; un seul rang raye chaque couture; de plus, des motifs de passementerie terminés par trois glands sont posés sur ces velours, dessinant le bord d'une basque. Les manches sont entourées en biais de velours semblables; un parement, à double corne sur le dessus, le termine. Même garniture de velours et glands de soie.

2. Costume en faille et sicilienne couleur cigare et velours marron. — Jupons de faille, à courte traîne, uni d'un côté, et garni devant de volants plissés qui tournent sur le côté opposé pour se fixer au milieu derrière. — Tunique princesse en sicilienne, à corsage ouvert en châle, et fermée en biais devant jusqu'au bas du tablier. Ce vêtement, d'une forme très-originale et nouvelle, n'a qu'un seul côté, qui est drapé et relevé derrière près des volants du jupon, lesquels sont laissés en évidence par le manque de tunique indiqué. Un ruban marron, noué derrière, orne la réunion des draperies de la tunique avec les volants, puis revient sur ceux-ci former un autre nœud devant pour aller se perdre sous le tablier. Col et parements aux manches en velours assortis. —

Description de la gravure coloriée n° 1303 C.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petite fille de 4 à 5 ans. — Jupons court en velours noir. — Polonaise en roulière, boutonnée derrière où elle reste ouverte du bas, avec un biais en étoffe unie sur les bords. Même garniture au bas des manches et tout autour de la pèlerine. Ceinture bayadère en velours noir, entourant et relevant la polonaise derrière, avec nœud et bout flottant. — Chapeau Pifferaro en feutre gris, garni de cordelières de soie noire et d'une aile rouge posée de côté.

2. Costume de faille noire et vigogne verte. — Jupons à traîne, entouré d'un plissé et de deux volants dont le dernier est monté à tête. — Polonaise lacée derrière, avec garniture de plumes assorties posée sur la fente et pli bacheliek. Le haut du cou, le bas des manches, les poches de faille plissée et le bord inférieur de la polonaise sont ornés de plumes. — Chapeau gris, bordé de velours noir, garni devant d'un large nœud alsacien en faille crème et faille lilas; plumet blanc le sommet. Coques plates assorties, formant bavolet, et barbes de dentelle nouées sous le menton.

3. Costume en cachemire des Indes gris bleu et garnitures rouges. — Jupons à courte traîne, entouré, au-dessus du bord inférieur, de deux plissés lisérés de rouge. — Tablier terminé par une frange sablier assortie aux deux teintes, se rattachant à un pouff derrière par un coulissé à bord liséré. Cuirasse entourée de franges pareilles aux précédentes; col, parements aux manches et aux poches, le tout liséré de rouge, avec boutons de même nuance et coques de ruban bleu. — Lingerie plate en toile avec ourlets à jour. — Chapeau de feutre de même teinte, relevé sur le côté, avec un groupe de coques de ruban et un oiseau (un cardinal) posé en aigrette. Nœud sur le dessus et saule bleu tombant derrière. —

Description de la gravure coloriée n° 1306.

Substituée à la gravure n° 1305 pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Bonnet du matin. — Un grand morceau de sansouck, brodé sur les bords, forme la passe, le fond et un bavolet-barbe par des plis prenant le tour de la tête. Ceux-ci sont soutenus dessous, par une bande étroite, qu'un caoutchouc libre ajuste solidement derrière. Guirlande de coques de velours bleu et chou assorti sur le sommet.

2. Bonnet de dîner pour dame âgée. — Fond mou, en crêpe ou tulle blanc, faisant bavolet; blonde coquillée sur le sommet, posée à plat sur les côtés et derrière. Garniture de ruban lilas, et rose aplatisant le coquillé sur le côté de la coiffure.

3. Capote Bouton d'or. — La carcasse, en tulle ferme, est recouverte de soie et de gaze bouton d'or formant ensemble la passe, le fond et le bavolet, celui-ci rajusté; tous les bords sont ornés d'un liséré lilas. Écharpe de ruban drapée autour du fond et disposée en coques entremêlées de dentelle crème sur le bavolet. Touffe de plumes assorties à la ca

pote sur le sommet; tour de tête et barbes mentonnières en dentelle pareille.

4. Capote *Bluette*. — Passe diadème, fond plat et bavolet lisse remontant comme un diadème, le tout en velours épinglé bleu. Touffe de plumes, de deux tons assortis, placée sur le sommet. Tour de tête en blonde espagnole blanche et branches de roses. Barbes de même blonde disposées en cache-peigne derrière, où elles forment un coquillé, avec des bouclettes de ruban, pour revenir en mentonnières devant.

5. Bonnet du matin en nansouck, garni d'un coquillé de broderie anglaise entremêlé de coques de ruban caroubier, avec plissé de même ruban pour le sommet. Barbes flottantes en broderie anglaise.

6 et 8. Col paysan et sous-manche en toile bleue et broderie anglaise. — Cravate bleue, en ruban ou toile assortie, garnie de broderie.

7 et 8. Colerette et sous-manche en toile fine plissée à plat sur les côtés et à plis creux derrière. Echarpes de ruban natté autour de l'encolure et du corset.

Description de la gravure coloriée L. n° 73.

Annexe de l'édition n° 3.

ÉLEGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Costume en cachemire havane. — Jupons à courte traîne entouré d'un volant surmonté de deux galons, l'un rouge, l'autre noir, avec une tête ruchée en biais. — Tunique en deux parties: l'une plate, posée en biais, découvrant le côté de devant du jupon; l'autre très-drapée, tombant en coquille au milieu derrière sous la première partie. Galons rouges et noirs sur tous les bords; nœuds de faille superposés et pendant derrière; enfin, trois rangs de cordelières rouges, à glands, bridant le devant de la tunique. Cuirasse garnie autour du cou et du plastron, ainsi que sur les bords inférieurs, de larges galons assortis. Parements avec volants au bas des manches.

REVUE DES MAGASINS

* Bien jolies sont les nouvelles dentelles de la *Ville de Lyon*, de nuance bleu céleste, rose chimère, etc.; ajoutez-y la dentelle crème, la blonde espagnole blanche, les ruches en crêpe lisse à bords d'argent ou d'or, et vous aurez les nouveaux éléments de l'élégance parisienne.

Voilà de quoi flatter et encourager la coquetterie la plus raffinée; un petit effort d'imagination, et il en sortira des trésors de séduction. Le beau galon diamant (or, argent, ou acier) rentre aussi, pour sa part, dans cet ordre d'idées; on s'en sert pour les cheveux et un coiffeur intelligent peut en tirer un merveilleux parti. Nous avons également vu employer ce gracieux galon comme tour de cou et bracelet.

Reviendrons-nous sur les beaux rubans de la *Ville de Lyon*, cette importante spécialité d'une maison dont le goût est essentiellement parisien? Oui, sans doute, car il est de l'intérêt de nos lectrices de leur en remémorer les derniers spécimens. Le ruban *l'Archiduc* aux splendides reflets de plumes de paon, toujours de deux couleurs confondues: crème et rouge cardinal, bleu marine et bleu céleste, etc. Le ruban *Cuir de Cordoue*, sorte de granité très-brillant, dans toutes les nuances. Le ruban *lamé* soie et or, argent ou acier, si joli aux lumières. Inutile d'insister sur ce point que, la *Ville de Lyon* possédant tous les genres de ruban depuis l'uni simple, on trouve dans ses rayons, la plus grande variété qu'on puisse désirer sous ce rapport.

Il y a une économie réelle à prendre ses gants à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6). Qualité exceptionnelle permettant le nettoyage, coupe et peau irréprochables, voilà des qualités plus que suffisantes pour faire accourir tout le monde.

— Avec la machine *Wheeler et Wilson*, on peut entreprendre n'importe quel ouvrage de couture; sans parler des ourlets de toute dimension, pour lesquels il y a des guides variés, on donne: un guide droit, un guide à froncer, un guide à rabattre et à border, un ourlet, une boucle avec verre pour poser les dentelles, une aiguille à franger, un verre à petits plis, un verre à soutacher, un verre à ganser, etc.

Quel avantage pour une femme adroite que d'avoir une machine à coudre aussi perfectionnée! Il n'est rien au monde qu'elle ne soit capable d'entreprendre avec la machine *Wheeler et Wilson* qui exécute à la fois la lingerie la plus délicate et les costumes les plus compliqués. C'est la Providence des familles nombreuses, car au lieu de payer des notes considérables au dehors, la toilette entière est faite à la maison. La fille grandit en apprenant à faire travailler la machine, bientôt, d'élève passant professeur, elle initie ses sœurs plus jeunes qu'elle, et voilà le travail organisé en grand dans cet intérieur.

La machine à coudre *Wheeler et Wilson*, à navette circulaire, est la plus douce et la plus simple, la plus silencieuse et la plus rapide de toutes les machines à coudre. La solidité et la précision de son méca-

nisme sont tels qu'elle est garantie cinq ans sur facture, même contre l'usure.

On a le choix entre trois modèles: — N° 1, machine argentée, 275 fr. N° 2, machine vernie et dorée, 250 fr. N° 3, machine vernie, 225 fr. En s'adressant à M. H. SEELING, agent principal pour la France, de la C^e Wheeler et Wilson, on obtiendra de plus amples renseignements (boulevard Sébastopol, 70).

— Jeunesse, fraîcheur et beauté, voilà les dons enchanteurs qui se trouvent au fond de la *Corbeille fleurie* de M. ED. PINAUD.

Des lotions répétées du *lait d'Hébé* font disparaître la ride précoce comme par enchantement, et la peau reprend un éclat virginal, grâce à ce contact velouté. Quelle est la femme qui, sachant cela, hésiterait à se servir d'un pareil avantage?

Recommandons aux gens de goût les séries de produits de la maison Ed. Pinaud, les unes à l'opponax, les autres à l'ylang-ylang, celles-ci aux violettes de Parme. Le monde élégant ne veut pas autre chose, aujourd'hui, que le savon dulcifié, aux violettes de Parme, la pommade fluidifiée, l'eau de toilette aux violettes de Parme, le cold-cream aux fraises et aux violettes, l'essence de violettes pour le mouchoir, les sachets de toutes formes et de diverses conditions aux violettes de Parme, etc., etc.

La marque de fabrique de tous les produits de la maison porte: ED. PINAUD, à la *Corbeille fleurie*, boulevard des Italiens, 30.

M. D'A.

SPÉCIALITÉS

Que de gens, dans ce monde, qui voudraient se teindre les cheveux ou la barbe, et qui ne l'osent pas! — Si on le savait? se dit-on. — Mais on n'en saura rien, et l'*Eau Figaro* est si efficace! Une lettre à l'adresse de la SOCIÉTÉ D'HYGIÈNE FRANÇAISE (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) est si vite écrite, que toute hésitation serait impardonnable.

L'*Eau Figaro* proprement dite est une eau de teinture progressive, qui réclame huit jours de traitement pour donner un résultat définitif. — L'*Eau Figaro*, deuxième degré, agit plus promptement: deux jours suffisent pour atteindre le but (cette qualité s'emploie de préférence pour la barbe). — L'*Eau Figaro*, troisième degré, est une teinture instantanée, dont les effets sont immédiats, et qui, pour cette raison, est fort appréciée des gens pressés. Deux flacons constituent cette spécialité.

Nous recommandons en même temps la *Pommade Figaro*, qui possède des propriétés analogues à celles de l'*Eau Figaro*; les personnes qui redoutent l'emploi d'un liquide pour la tête seront bien aises de trouver une pommade qui puisse si bien la remplacer.

SOMMAIRE DU 2^e N° DE MARS 1876.

TEXTE. — Modes, description des toilettes et renseignements divers, par M^{me} Mary D'AUBERVILLE. — Chronique mondaine par BACHAUMONT. — *Sombreker*, nouvelle, par M. Camille DEBANS. — *Midi quatorze heures*, nouvelle, par M. Philibert AUDEBRAND. — Description des gravures. — Revue des magasins.

ANNEXES. — Gravure n° 4305 C, dessin de M. Jules DAVID: toilettes de promenade. — Gravure n° 4306 (substituée), dessin de M. E. THIRION: détails de modes. — Figurine L. n° 73 (annexe spéciale à l'édition n° 3): élégante toilette d'intérieur.

Dans le texte: P. n° 303, dessin de M. E. PRÉVAL: matinée élégante. — G. n° 590, dessin de M. E. THIRION: modes et lingerie. — M. n° 14, dessin de M. E. THIRION: toilettes de réception. — G. n° 10, dessin de M. E. PRÉVAL: toilettes d'intérieur.

Le numéro du 1^{er} mars (n° 5) du journal *La Jeune Mère* est ainsi composé:

TEXTE: Causerie du docteur. L'éducation du nouveau-né. *Pauvre mère*, poésie. Société protectrice de l'Enfance. *Frère et Sœur Réverie*, poésie. Dangers de l'enfance en nourrice. Nouvelles. — GRAVURES: le Jardin des Plantes. *Frère et Sœur*.

Bureaux: E. Plon et Cie, rue Garancière, 10, Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.